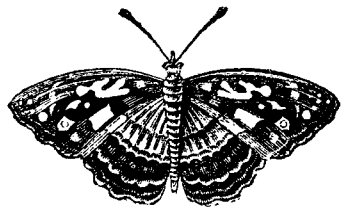


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M^l Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,
JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LA BARONNE ET LA GRISETTE.

Vous m'accompagnerez ce soir à l'Opéra. — Je ne puis. — Je le veux!

Auguste inclina la tête, car il savait que, quand la baronne de F. avait dit: je le veux, il n'y avait pas moyen de faire autrement. C'était une volonté de fer qui le maîtrisait malgré lui, et qui pesait lourdement sur son existence sans qu'il eût la force de la secouer.

La baronne de F. avait trente ans; Auguste en avait dix-neuf; c'est l'âge où l'on se donne ordinairement un maître en choisissant une maîtresse. La baronne avait de beaux yeux noirs, mais légèrement cernés en bistre; des dents-perles; des formes fatiguées, mais saillantes encore sous la toilette; un teint de plomb comme toutes les femmes de trente ans qui ont vécu. Du reste, appétissante femme, veuve, grasse et jouissant d'une fortune indépendante. N'ayant pas besoin d'un homme, elle n'en prenait un que comme jouet ou comme esclave, et c'est à ce titre qu'elle avait jeté les yeux sur Auguste, blond et frais jeune homme, aux yeux d'azur et au cœur phosphorique. Elle l'avait heureusement rencontré à son début dans le monde, et elle était sa première passion.

Mais Auguste n'aimait plus la baronne, car il y avait entre eux dissemblance complète de cœur et d'esprit.

La baronne cependant se cramponnait à cette existence jeune et colorée, parce qu'à l'âge où elle était arrivée on aime à garder ce qu'on tient, et que, du reste, Auguste lui faisait honneur dans le monde; c'est elle qui l'avait lancé, et, comme auteur, elle était jalouse de son ouvrage.

Mais Auguste avait senti le poids de sa chaîne; il rongea le frein qu'on lui avait imposé, et son cœur, novice encore malgré les leçons de la baronne, s'était jeté dans une passion toute différente. Passion vraie celle-là; passion où il n'y avait, à la vérité, ni cache-mires, ni dents-perles, ni yeux au bistre; mais où il y avait en revanche tout ce qui manquait à l'autre, candeur, amour vrai, quinze ans, et une robe de toile. Ces passions-là ne sont pas à dédaigner.

Auguste aimait donc Marie, quoiqu'elle n'eût rien, et Marie aimait Auguste, non parce qu'il était riche, mais parce qu'il était beau et bon.

Chaque matin, en sortant de chez la baronne, car Auguste avait dit qu'il couchait chez son père pour ne pas effrayer Marie; c'était son seul mensonge, mensonge bien innocent du reste; chaque jour, dis-je, Auguste venait voir Marie dans sa petite mansarde; et là, tout son cœur était mis à nu pour la jeune fille. C'était des caresses naïves et touchantes, de la passion pure et sincère comme on n'en fait plus dans le grand monde. A voir ces deux têtes candides s'embras-

ser en roulant leurs cheveux dans les doigts comme des enfans, on eût dit Paul et Virginie; à quelque chose près cependant, car Marie dit un jour à son Auguste qu'elle allait devenir mère, et il lui promit bien de revenir le soir... C'est ce soir là même que la baronne voulut qu'il la conduisit à l'Opéra.

Auguste, malgré la contrariété qu'il éprouvait, n'osa pas refuser, et pendant que son ame était tout à Marie et à l'enfant qu'elle devait lui donner, sa main était tout à la baronne.

Il l'installa dans sa loge et chercha vainement un prétexte pour l'y laisser seule. Il fallut y bâiller avec elle jusqu'à minuit.

Il ne fut même libre que le lendemain matin!

Il se hâta alors de courir chez Marie. Mais il frappa en vain... Une vieille voisine, attirée par le bruit, lui apprit que Marie était sortie la veille et n'était pas encore rentrée.

Cela l'effraya, car il ne pouvait soupçonner Marie d'une faute. C'eût été différent avec la baronne!

Il revint dans la journée, il revint le soir, toujours même résultat.

La veille au soir, Marie inquiète de ne pas voir venir Auguste avait été chez lui. Là elle avait appris qu'il était à l'Opéra.

Elle était allée à la sortie de l'Opéra pour le voir, et elle l'avait vu à côté de la baronne;

Elle l'avait suivi tout le long du péristyle, et l'avait vu monter en voiture... avec la baronne;

Elle avait couru à toutes jambes après la voiture, et elle l'avait vu entrer... chez la baronne;

Elle avait veillé toute la nuit à la porte, et elle avait vu qu'il n'était pas sorti... de chez la baronne;

Elle avait tout conçu alors, et son parti avait été pris à l'instant.

Auguste, en rentrant, ne put dissimuler son trouble à la baronne, qui lui fit une scène affreuse.

Il y a chez les femmes de trente ans, et particulièrement chez les baronnes, un instinct qui les trompe rarement; elles ont tant étudié le cœur humain qu'elles y lisent à livre ouvert.

Le soir même, il y avait un grand bal chez une dame de charité de la place Notre-Dame. La baronne y était invitée en sa qualité de patronne d'un bureau de bienfaisance. Elle exigea qu'Auguste l'y accompagnât, et ils partirent.

En traversant le quai des Orfèvres, ils virent une foule compacte se presser devant un noir et sale bâtiment jeté sur le bord de la Seine comme un égoût. Ni l'un ni l'autre ne savaient ce que c'était... C'était la Morgue!

C'est là que l'on expose les noyés et les individus morts sur la voie publique. Il y a presque toujours foule de cadavres dedans et foule de peuple à la porte.

Mais ce soir là, il y avait encore plus de monde que

de coutume; cela annonçait un événement, une nature de cadavre à part.

Soit vague pressentiment, soit simple curiosité, Auguste cria au cocher d'arrêter. Il descendit brusquement, et le cœur serré convulsivement sans savoir pourquoi.

Il entre, et il voit Marie... Marie bleue, gonflée, étendue là sur la dalle grasse et humide. On venait de la retirer de l'eau, elle et son enfant dans le sein.

Pauvre femme! disait un homme du peuple, être enceinte et mourir!

Malédiction, cria Auguste!

Et en détournant la tête pour fuir cet horrible spectacle, il trouva à côté de lui la figure froide et impassible de la baronne!

Il se rappela l'Opéra, et serrant violemment la main de la grande dame, il lui murmura sourdement: voilà votre victime!

La baronne sourit avec dédain; elle avait tout compris, elle ne craignait plus sa rivale.

Auguste sortit la rage dans l'ame; il rejeta brusquement la baronne dans sa voiture, en lui disant: adieu pour jamais!

Il rentra chez lui, mit ordre à ses affaires, et le lendemain le corps d'Auguste gisait à côté de celui de Marie... sur la pierre de la Morgue. Il s'était brûlé la cervelle dans la rue pour être plus tôt réuni à celle qu'il aimait!

La semaine suivante la baronne savait tout, et... Elle avait pris un autre amant.

La Marquise de B.

A UNE MÈRE.

Dead, dead, ô, ô, ô!
SHAKESPEARE.

Oh! qui me rendra mon Hélène?
CHATEAUBRIAND.

Hélas! qui ne prendrait en dégoût cette terre
Où tout lien se brise, où tout change et s'altère,
Où la douleur corrompt jusques au souvenir!
A l'aspect de ses fleurs sitôt mortes qu'éclores,
A l'aspect de la faux, moissonnant toutes choses,
Qui pourrait croire à l'avenir!

Que j'en ai vu tomber de ces fleurs éphémères!
Quoi! Dieu peut-il ainsi briser le cœur des mères,
Et ravir pour jamais un enfant dans leurs mains!
Ce Dieu de nos douleurs se fait donc une joie,
Les pleurs, le désespoir, le mal, voilà sa proie,
Voilà le tribut des humains!

Comme cette autre part du cœur de Lamartine.
 La douce Julia qui, dans la Palestine,
 Sous les yeux de sa mère, hélas! vient de mourir,
 Le mal inexorable a tué votre Hélène!
 C'était le fruit touché par une froide haleine,
 Dieu ne l'a pas laissé mûrir!

Ah! si du moins, au lieu de ces plaintes stériles,
 J'avais pu racheter de mes jours inutiles
 Cet enfant dont mes vers ont béni le berceau!
 Vain désir! avec nous la mort jamais n'échange,
 Et quand je suis venu pour embrasser votre ange,
 Je n'ai plus trouvé qu'un tombeau.

Depuis ce jour, Dieu seul a compté vos alarmes;
 Comme Rachel vos yeux ne trouvent plus de larmes,
 Et vos tristes soupirs ne peuvent s'exhaler;
 Mais je vous ai comprise, ô tendre et pauvre mère,
 Je respecte, à genoux, votre douleur amère,
 Je ne veux pas vous consoler.

Car votre enfant n'est plus: le ciel vous l'a ravie
 Toute petite, à peine arrivant dans la vie;
 Chère ange, on ne pouvait la voir sans l'adorer,
 Sans contempler ses yeux où le ciel semblait luire,
 Sans baiser son pied rose ou chercher son sourire,
 — Et tout cela nous fait pleurer!

Oui, morte! morte, hélas! et le ver la dévore,
 Morte! mais votre cœur ne peut y croire encore;
 Pauvre mère! toujours vous lui tendez vos bras,
 Et dans l'Eden voilé de deuil, sous la charmille
 Vous la cherchez au sein de la jeune famille,
 — Non, vous ne l'y trouverez pas!

Nous ne la verrons plus à votre cou bercée,
 Ni dans les bras d'un père au retour caressée;
 Je ne conduirai plus son char vers le tilleul;
 Par l'oiseau du matin chantant sous la feuillée,
 Hélène désormais ne peut être éveillée,
 Elle dort comme son aïeul.

Ah! vos fleurs sur leur tombe un matin déposées,
 Furent le même soir de mes pleurs arrosées,
 Et seul j'errai long-temps dans le funèbre enclos;
 Et las, plus que jamais, du fardeau de la vie,
 J'ai dit comme Luther: « ô morts, je vous envie,
 Vous avez ici le repos! »

THÉÂTRES.

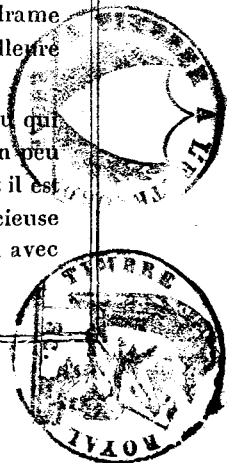
Le *Pré aux Clercs* nous a mis un peu en retard avec les nouveautés des *Célestins*, car à tout seigneur tout honneur; nous allons solder brièvement notre arriéré.

Mais auparavant un mot encore à l'occasion du *Pré aux Clercs*. Il nous est revenu que notre article sur cet opéra avait singulièrement chatouillé la fibre orgueilleuse de certains artistes. Cela tient sans doute à l'habitude d'optimisme contractée depuis long-temps à Lyon, et à laquelle, nous l'avouons à notre honte, nous avons nous-mêmes cédé plusieurs fois. Ces messieurs et ces dames, habitués à lire dans presque tous les journaux qu'ils étaient parfaits, ont peut-être fini par se le persuader. De là, leur mauvaise humeur contre quiconque ne se prosterne pas devant leur talent. Certes, nous serons toujours les premiers à faire la part des difficultés, et à ne pas décourager le mérite modeste par une sévérité excessive; mais, en revanche, nous serons désormais tout à fait justes pour ceux qui se croient au dessus de toute espèce d'observation; et quand un artiste chantera faux, nous dirons tout simplement, au lieu d'entortiller la vérité dans un compliment: M. un tel a chanté faux! Quand une chanteuse sera presque toujours au dessous du ton, nous dirons sans aucune périphrase émolliente: M^{lle} une telle n'était pas dans le ton! car nous ne croyons malheureusement pas plus à l'infailibilité des artistes qu'à celle du pape.

Ceci soit dit en passant, et revenons aux *Célestins*. *Gustave Wasa ou la Tour de Stockholm* qu'on y a représenté lundi, pour la première fois, n'a obtenu que des applaudissemens. La pièce, quoique composée avec les élémens habituels de l'ancien mélodrame, offre des scènes intéressantes et un grand mouvement de personnages. L'atroce figure de l'archevêque d'Upsal est bien tracée. Le caractère de Gustave, de ce prince aux idées généreuses, lui sert d'heureux contraste, et s'il n'est pas tout à fait historique, si l'auteur l'a un peu flatté, il ne faut pas lui en faire un crime, puisque cette altération bien innocente lui a fourni des mots et des phrases patriotiques qui ne manquent jamais leur effet sur le parterre. Au total, à cela près du cadavre que Gustave trouve dans une armoire chez les voleurs qui lui ont donné l'hospitalité, cadavre qu'il déterre à l'odeur comme un chien de chasse, et qui ne nous a paru ni de bon goût, ni bien nécessaire à l'action dramatique, nous ne trouvons au drame de *Gustave Wasa* qu'un seul défaut, c'est de n'être pas venu au théâtre vingt ans plus tôt, lors des beaux jours de *Tékéli* et du *Pèlerin blanc*.

L'auteur, demandé et nommé au milieu des applaudissemens, est M. Louis, auteur de *Cromwel*, drame d'une bien plus haute portée et d'une bien meilleure facture.

Le Choix d'une Femme est un gracieux tableau qui n'a que le tort d'être peut-être un peu long et un peu prétentieux, mais qui, grâce à la manière dont il est joué, surtout par M^{me} Herliska, toujours délicieuse dans tout, sera un des ouvrages que l'on reverra avec le plus de plaisir, le samedi surtout.



— La question soulevée, il y a quelques jours, à la Chambre législative, au sujet de la subvention accordée à certains théâtres de la capitale, intéresse également la province. La question de la liberté des théâtres a été vivement débattue par plusieurs députés. De part et d'autre, il a été dit de fort bonnes choses, et presque tous les orateurs ont fait valoir de puissans argumens à l'appui de leur opinion. La discussion qui ne pouvait au reste rien décider, a fait sentir vivement l'utilité ou plutôt le besoin d'une mesure législative sur cette matière qui pût concilier à la fois l'intérêt de la liberté et celui des entreprises dramatiques. Depuis le projet que présenta, il y a deux ans, M. de Montalivet, rien n'a été tenté pour résoudre cette importante question, et, en attendant qu'une nouvelle loi soit votée, les théâtres restent, ce nous semble, sous l'empire de celle de janvier 1793, qui porte textuellement que *tout citoyen a le droit de faire ouvrir un théâtre, et d'y faire jouer toutes les pièces qu'il jugera convenable*. Cette loi n'a pu être abrogée par le fameux décret de 1806, 1° parce qu'il est annulé lui-même, implicitement au moins, par la Charte actuelle qui abolit la censure, et avec laquelle il est par conséquent incompatible; 2° parce qu'il ne pouvait, même avant la Charte de 1830, avoir l'effet de détruire une loi existante; car une loi ne peut être changée ou modifiée que par une autre loi, et nous n'en connaissons pas de postérieure sur la matière à celle de janvier 1793; et quand on aurait pu considérer précédemment cette loi comme abrogée par le décret de 1806, elle n'en aurait pas moins repris toute sa vigueur par la révolution de juillet, parce qu'elle émane du même principe que cette révolution, et qu'aux termes de la Charte de 1830, toutes les lois antérieures, conformes à l'esprit qui a amené la réforme de celle de 1814, doivent reprendre tout leur empire.

PENSÉES.

La prospérité donne souvent des amis, le malheur en donne quelquefois.

Il n'y a rien de plus dur au monde que le cœur d'une femme que l'on aime et qui a cessé de vous aimer.

Les impressions gravées dans notre cœur par le plaisir s'effacent aisément; celles que la douleur y trace ne s'effacent jamais.

Il est plus facile de haïr que d'aimer.

L'amour nous promet toujours le bonheur; mais, semblable à une coquette, il ne tient jamais ce qu'il a promis.

En amour, c'est déjà un commencement de guérison que de vouloir guérir.

Les femmes coquettes sont comme les grands, elles nous font toujours assez de bien quand elles ne nous font pas de mal.

Le cœur d'une femme ressemble à l'Apocalypse : tout le monde croit pouvoir l'expliquer, et personne n'y entend quelque chose.

L'amour est le sentiment des ames faibles; l'amitié, celui des belles ames.

Il est un mot que l'on n'oublie jamais, et qui fait tressaillir toutes les fibres de votre cœur dès qu'il est prononcé; c'est celui de la femme qu'on a aimée, et qui nous a trahis.

La haine peut succéder à l'amour; l'indifférence, jamais.

Bien des gens savent aimer, mais bien peu savent prouver qu'ils aiment.

En amour, celui qui donne est plus heureux que celui qui reçoit.

L'homme que la société repousse injustement est souvent obligé de se jeter malgré lui dans une vie antisociale; ce n'est donc pas lui qu'on devrait punir, mais bien la société qui l'a repoussé sans en avoir le droit.

La plus grande qualité d'une femme est d'être sage; son plus grand défaut c'est d'être bête.

On peut tout pardonner à une femme que l'on aime, excepté de ne pas nous aimer.

— L'affaire de M. Berthaud a été appelée lundi à la Cour d'assises ainsi que nous l'avions annoncé. Après, une défense prononcée par l'auteur en fort beaux vers M^e Perrier a pris la parole, et, dans une brillante plaidoirie, s'est élevé aux plus hautes considérations, et a clairement démontré la non-culpabilité du prévenu qui, d'après la déclaration du jury, a été acquitté.

M. Perret, imprimeur, mis en cause avec lui, a été également renvoyé de la plainte sur le plaidoyer fort logique de M^e Charassin.

La défense en vers de M. Berthaud qui a produit une vive sensation vient d'être imprimée, et se trouve chez tous les libraires de notre ville. Prix 50 c.

L'affaire du *Précurseur* a été appelée à la même audience, et M^e Favre, son avocat, a plaidé pendant plus de deux heures, avec l'immense force de raisonnement et l'éloquence incisive qui caractérisent son beau talent.

Le *Précurseur* a néanmoins été condamné à deux mois de prison et 3,000 fr. d'amende.

— M. Ravu, cordonnier pour dames, élève d'un des premiers maîtres de Paris, a trouvé un moyen d'exhausser la chaussure, sans qu'il y paraisse, et sans que son procédé fatigue le pied ou gêne la marche des dames qui en feront usage. Celles dont la taille est un peu exigüe feront fort bien de s'adresser à lui, et il ne manquera certes pas de clientes, aujourd'hui surtout que tout le monde cherche à s'*élever*. Sa demeure est rue St-Dominique, n. 5, au 1^{er}.